

Novembre

Entre la vie qui, durant des mois, nous éparpille et nous entraîne, se dresse, aux premiers jours de novembre, la vision dominante de la mort.

Et, c'est, tout enveloppés de son ombre mystérieuse, que nous allons rendre visite à ceux qui ne sont plus.

C'est la Toussaint. C'est la fête des trépassés. Les plaisirs ont fait halte, et on ne résiste pas à l'appel des tombeaux.

Longue, très longue s'est succédée autour d'eux la théorie de ceux qui se souviennent, de ceux qui aiment, de ceux qui pleurent.

Et chacun a apporté au grand cimetière, où les appelaient ceux qui ne sont plus, l'offrande de sa prière, de sa pensée, de son regret.

Pendant ces heures, on a moins songé à soi pour songer plus à eux ; au lieu de la complainte incessante des douleurs humaines est montée du champ de la mort, la poésie douce, grave et profonde du Miserere.

Et, qui sait, si, parmi ces pèlerins à la cité des disparus, tel front, courbé sous les piqûres douloureuses de la vie, n'a pas envié à ceux qui dorment, la paix inaltérable, la grande tranquillité de leur sommeil sans rêves.

Car les croix ne sont pas toutes au champ des morts... Il en est d'individuelles, que, silencieusement, des vivants portent dans le mystère des jours.

Répetons donc avec le poète (1) :

Ne plaignons pas les morts: c'est nous les misérables.
Ils ont l'éternité pour royaume, ils sont rois.
Ils ne subissent plus les terrestres effrois
Et la perte des grands bonheurs inexorables.

En sa demeure fixe au sein des temps durables,
Délivré de la sombre horreur des jours étroits,
Celui qu'on nomme mort, dont on clôt les yeux froids,
Contemple la beauté des choses adorables.

Etre fait d'ombre hier, de lumière demain
Hier, rampante larve, ignoble ver humain,
Demain, clair papillon aux triomphantes ailes!

Ils ont, quittant la terre, hérité du ciel bleu,
Passé de l'heure brève aux heures éternelles,
Les morts, ces vrais vivants du beau pays de Dieu!

FRANÇOISE.

(1) Albert Lozeau: "L'Âme Solitaire".

Qu'est-ce ?

Nous causions, mon vieil ami, le docteur, et moi, dans le silence de la grande salle où nous étions attablés pour le réveillon accoutumé.

Comment la conversation fut-elle amenée à rouler sur des sujets psychiques, tels que dédoublement de notre être, forces occultes, phénomènes inexplicables? je n'en sais rien. Peut-être la grande ombre de la Toussaint planant sur nous, à ce moment nous invitait-elle à l'étude de graves problèmes, et disposait-elle l'esprit aux explorations dans le domaine du surnaturel.

Une pause se fit dans la conversa-

tion... Les yeux distraits du vieux médecin suivaient les spirales indéfinies que dessinait dans l'atmosphère tiède de la pièce, la fumée de son cigare.

—Mais, fis-je tout à coup, n'avez-vous pas eu dans le cours de votre longue vie de ces expériences personnelles si intéressantes à écouter, parce qu'elles, au moins, vous reposent un peu des inventions des romanciers et des nouvellistes?

J'avais frappé juste. Evidemment, mon vieil ami venait d'être surpris en pleine songerie à ces "expériences personnelles", qui le troublaient un

peu et le rendaient perplexe.

—Écoutez, me dit-il, en secouant d'un geste vif, la cendre de son cigare, je vais vous raconter deux incidents assez singuliers dont je puis vous garantir l'authenticité. J'en ai rarement parlé, mais ce soir, ils me reviennent, obsédants à l'esprit. Les relater me débarrassera, je le sais, de leur hantise. Voici:

Je venais d'être admis à la pratique de la médecine et la clientèle n'était pas encore abondante. Heureusement, que "l'aurea mediocritas", vantée par les anciens et appréciée de bien des modernes, me permettait, non-seulement d'attendre les clients fortunés, mais de soigner les malades dénués et malheureux.

Il y avait alors—je vous parle d'une époque qui remonte à cinquante ans—une cour, entourée de logements misérables et obscurs, qu'on appelait "la cour à Leclaire", contenant une vingtaine, environ, de pauvres familles dont les chefs se recrutaient, pour la plupart parmi les "journaliers".

Dans le plus petit de ces misérables logements habitait une femme que ses voisins ne désignaient jamais autrement que par le nom de "veuve Gaspard". J'ai trouvé plus tard, que c'était Kaspar et que son mari était Allemand. Je n'ai jamais pu connaître, au juste, son véritable nom de famille.

Son logement consistait en deux chambres, une sur la façade, recevant la lumière par la porte et une étroite fenêtre; tandis que la chambre à coucher ne recevait les rayons du jour que par la première pièce.

La veuve Kaspar gagnait misérablement sa vie en blanchissant le linge; sa petite fille, âgée de huit ans, une enfant très intelligente, commençait à lui rendre quelques services.

C'est cette enfant, malade de la scarlatine que je fus, un jour, appelé à soigner, et c'est ainsi que j'appris les détails du récit que je vais vous faire.

La veuve Kaspar, une brave et honnête femme, avait bel et dûment épousé à l'église Saint-Patrice, un Allemand catholique. C'était, paraît-il, un bon mari, sobre et laborieux,